

La culture dans la communauté moderne

D. Paul Schafer

Le milieu communautaire et son expression culturelle*

Une communauté est pareille à un miroir brisé. Chacun de nous en possède un fragment juste suffisant pour y voir sa propre image. Mais personne n'en possède un fragment assez grand pour y retrouver l'image de la communauté tout entière. Il est un instrument qui nous rend capables, en tout lieu, de reconstituer le miroir brisé de la communauté: la notion de paysage culturel.

Chose fascinante qu'une communauté! De la bourgade à la ville tentaculaire, ces sites d'élection regorgent de richesses toujours renouvelées, édifices, bruits, odeurs, saveurs, formes, textures, structures, empreints de mystère et sollicitant l'imagination. Pour ceux qui les habitent comme pour ceux qui les visitent, ce sont des sources illimitées d'expérience et de plaisirs. Et cependant, partout, les communautés sont profondément perturbées. A cause de la rapide expansion de la population, de l'exode rural vers les zones urbaines, de la pollution anarchique, de la difficulté écrasante des déplacements, des foules toujours plus denses, à cause de la nature même de la technologie contemporaine et

* Cet article est basé sur un ouvrage de recherches très approfondies entrepris pour le Ministère de la culture et des loisirs de l'Ontario. Cette étude, qui porte sur quatre communautés de l'Ontario, sera bientôt publiée sous le titre *Explorations in Culturescapes: A Cultural Approach to Community Development*. L'auteur remercie ici le ministre, qui l'a autorisé à utiliser l'ouvrage en question pour la préparation du présent article. Il remercie également le rédacteur en chef de CULTURES, G. S. Métraux, qui lui a fait d'utiles suggestions concernant ce travail.

des systèmes économiques abusifs, le péril grandit: maints traits de la vie communautaire, des plus charmants, des plus précieux, risquent de disparaître. En fait, si l'on ne prend pas, et au plus tôt, les précautions nécessaires, vivre dans la communauté deviendra un cauchemar.

Pour que la vie locale soit agréable et non plus harassante, deux choses s'imposent. D'abord, il importe de voir enfin la communauté comme un tout organique et non comme une juxtaposition d'environnements fragmentaires, car c'est la seule manière d'évaluer avec précision les dépenses et les profits qu'implique tout changement. Ensuite, nous devons créer les instruments qui permettront aux habitants de préciser ce dont ils ont besoin et de participer pleinement à la construction de la vie locale, sous tous ses aspects. Il nous faut envisager le développement de la communauté dans une optique culturelle. Par bonheur, la notion d'environnement culturel répond à ces deux impératifs, gages d'une vie plus exaltante dans l'avenir.

La communauté comme tout organique

Au niveau historique, le développement d'une communauté a presque toujours été saisi de manière parcellaire plutôt que comme un tout. Si bien que la vie de la communauté s'est trouvée généralement régie par une activité unique, spécialisée, bornant par là même la perspective dans laquelle était conçu le développement d'ensemble de la communauté.

A l'époque médiévale, la communauté était, d'abord, religieuse. En conséquence, elle avait pour centre l'église, qui en était l'institution maîtresse. Non seulement tous les chemins y menaient et en partaient, mais encore l'église dominait la communauté, au sens physique du terme, créant par là une conscience de dépendance psychique dans la population vivant alentour. Les cloches de l'église elles-mêmes jouaient un rôle important: leur voix définissait les frontières de la communauté avec le monde extérieur. Si l'on entendait le son des cloches, c'est qu'on vivait dans la communauté; s'il était inaudible, on vivait hors de la communauté.

A l'époque de la Renaissance, la notion de communauté était surtout sociale. Physiquement parlant, la place remplaçait l'église au cœur de la communauté vivante. Alors que l'église signifiait le sacré, la place s'inscrivait dans le séculier. Alors que l'église avait été bâtie pour assurer des fonctions religieuses, la place remplissait des fonctions sociales. Car

la place n'était pas seulement un lieu propice aux rencontres amicales et aux flâneries quotidiennes: elle était, tout comme l'église, créée pour l'exaltation des esprits et l'inspiration des âmes. A la faveur de son utilisation pour le déroulement des rites et la célébration d'événements qui touchaient toute la communauté, elle maintenait les gens en étroit contact, renforçant par là leurs relations sociales.

De nos jours, les communautés sont censées remplir des fonctions économiques. Leur but premier est de satisfaire aux besoins de l'industrie, des métiers et du commerce. Les termes mêmes que nous employons — zone industrielle, quartier résidentiel, ghetto, logements ouvriers, quartiers bourgeois ou petits-bourgeois — reflètent l'emprise de l'économie sur la communauté contemporaine.

Par malheur, les effets négatifs de cette orientation économique exclusive s'accumulent de jour en jour et menacent d'échapper à tout contrôle. Les gens affluent dans des communautés grandes et petites pour y chercher du travail, en particulier quand les débouchés économiques disparaissent des régions de l'arrière-pays sous la pression des changements technologiques. Il en résulte une forte poussée du surpeuplement, qui s'accompagne de graves problèmes sur le plan hygiénique et sanitaire. Afin de diminuer le coût des transports et des loyers à la proximité immédiate des centres commerciaux urbains en pleine expansion, de plus en plus d'entreprises industrielles s'installent aux abords des villes, ce qui fait surgir des problèmes ardues de répartition zonière et enferme dans une ceinture industrielle le centre de la plupart des communautés. Davantage d'industries, cela veut dire toujours plus de camions et de poids lourds pour transporter les marchandises. Il en résulte une monstrueuse augmentation de la circulation dans les rues des villes, qui provoque une hausse des frais d'entretien, des encombrements permanents, des difficultés de transport et de communications. Sous l'effet de la formidable expansion de la circulation de véhicules de toutes sortes et de l'implantation urbaine des industries, la pollution ne cesse d'empirer. Une couche de crasse recouvre les immeubles et un couvercle d'épaisses fumées tient lieu de ciel communautaire, permettant de moins en moins le passage de la lumière du soleil. Simultanément, la pollution nuit à l'aspect esthétique de la communauté. Et ce n'est pas tout. De plus en plus, la communauté devient ségrégative, parce qu'une classe économique donnée tente de se protéger des effets de l'industrialisation ou de l'empiètement constant d'autres classes moins favorisées par la fortune. Qu'arrive-t-il alors? La communauté se cloisonne et se fragmente, ce qui entraîne une redoutable détérioration de sa réceptivité

émotionnelle et de son élan moral. L'aliénation prend des proportions alarmantes, de plus en plus de personnes perdent tout contact avec leur environnement et deviennent des êtres sans visage dans une foule solitaire. Et qu'est-ce donc qui remplace l'église ou la place au cœur physique de la vie de la communauté? Très vraisemblablement une fabrique, une cheminée d'usine, une banque, une compagnie d'assurances ou une entreprise multinationale, les affaires dominant la communauté du haut d'un tour qui se hisse à mi-chemin des cieux.

Ici, bien entendu, le problème tient à l'existence d'un grand nombre d'effets secondaires de la croissance économique qui sont rarement pris en compte dans la planification du changement. Les évaluations sont trop souvent de nature purement économique. Si l'on vise à ce que les profits économiques l'emportent sur les dépenses, le changement a lieu sans considération aucune des conséquences sensorielles, esthétiques, sociales et humaines. Ce que l'on néglige trop souvent, c'est l'interaction des habitants et de leur environnement. L'action humaine modifie profondément l'environnement, et, simultanément, l'environnement affecte profondément les hommes. Si la population se moque de son environnement et néglige l'effet du changement sur celui-ci, il se venge d'une manière ou d'une autre: ainsi, les milieux pollués détruisent l'équilibre mental et moral des habitants, comme la qualité esthétique de la communauté vivante. Ce qui s'impose, évidemment, c'est un type de calcul dépenses-profits qui porterait sur tous les aspects de la vie communautaire. Il ne s'agit pas des calculs traditionnels appliqués à l'analyse des coûts et bénéfices, mais bien de calculs d'un type nouveau où la communauté serait considérée comme un environnement global. Par bonheur, le processus de création du paysage culturel assure une base idéale à ce type de calculs, puisqu'il donne les communautés humaines comme entités absolues, constitutives d'une foule d'éléments divers, sociaux, politiques, économiques, esthétiques, religieux et humains.

MÉTHODES D'INTÉGRATION ET DE PARTICIPATION

Pour que les communautés atteignent le degré de développement souhaitable, il est indispensable d'élaborer des méthodes d'intégration et de participation qui puissent être utilisées à la fois par les citoyens et les spécialistes pour apporter des améliorations collectives dans la vie sociale. Mais, d'emblée, ceux qu'intéresse l'aspect pratique, méthodologique, du développement de la société seront frappés par deux considérations majeures. Premièrement, le manque de méthodes effi-

caces que les habitants, dans leur ensemble, pourraient employer à des fins de participation: à cet égard, l'homme de la rue est actuellement exclu du développement communautaire. Deuxièmement, la richesse des méthodes existant dans le domaine scientifique qui pourraient être appliquées au développement de la communauté, par rapport à l'indigence des méthodes disponibles dans le domaine artistique que l'on pourrait mettre au service des mêmes fins.

L'absence de méthodes efficaces que pourraient mettre en œuvre les habitants afin de promouvoir le développement de la communauté s'explique aisément. Le développement communautaire représente un secteur de la recherche relativement nouveau. Dans divers domaines mieux définis de l'activité humaine, comme le développement économique, social, éducatif et politique, les techniques méthodologiques sont beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus fines. Ici, il s'agit souvent d'appliquer les techniques existantes à des situations spécifiques, pour tirer un enseignement des résultats obtenus. Mais, en matière de développement communautaire, il importe, pour l'instant, d'élaborer un certain nombre de méthodes novatrices susceptibles d'intégrer les nombreux éléments différents de toute vie communautaire et d'encourager les habitants à participer activement au processus de développement.

Le déséquilibre qui existe entre les méthodes scientifiques et les méthodes artistiques pose un problème tout aussi épineux.

En général, les techniques mises au point dans le domaine scientifique — analyse d'observations, expérimentation, échantillonnage, entretiens libres ou dirigés, études du budget-temps et des dépenses, enquêtes et sondages d'opinion — sont déjà très perfectionnées. Malheureusement, elles sont surtout descriptives, et aident beaucoup plus à énoncer les problèmes qu'à y apporter des solutions. Aussi n'ont-elles guère d'utilité pour faire face aux besoins véritables de la communauté. Entre la connaissance de la nature du problème et sa solution, il subsiste toujours un énorme écart. De plus, ces techniques sont surtout conçues pour être utilisées par des spécialistes; seul un très petit nombre de chercheurs et d'experts peut participer à leur mise en application.

Comparativement, les techniques élaborées dans le domaine artistique sont encore dans l'enfance. Il est vrai qu'au cours de l'histoire, nombre d'artistes ont été profondément sensibles à la qualité esthétique de leur communauté, et lui ont consacré une grande partie de leur œuvre, y peignant avec un souci minutieux du détail les divers aspects de la vie: Brueghel avec ses scènes truculentes de la vie paysanne

hollandaise ou ses fêtes hautes en couleur, Canaletto et Guardi avec leurs vues délicieuses de Venise, Zola avec les couleurs et les odeurs de Paris, Tourgueniev avec d'étonnantes descriptions de la vie en Russie, Renoir et Whistler avec les scènes de rues et les paysages urbains, et tant d'autres encore dont les noms viennent immédiatement à l'esprit. Le compositeur anglais Coates a même immortalisé trois communautés anglaises: Covent Garden, Westminster et Knightsbridge dans une de ses œuvres musicales. Mais si les artistes ont en général parfaitement réussi à saisir pour la postérité le caractère esthétique de diverses communautés, ils n'ont pas cherché à concevoir les méthodes artistiques indispensables pour apprécier la condition esthétique des communautés — méthodes que les citoyens pourraient également utiliser pour améliorer la qualité esthétique de leur environnement immédiat. En bref, les artistes n'ont pas poussé les arts assez avant dans l'environnement pour commencer à exercer une influence sur les attitudes des gens ordinaires et sur les décisions des hommes politiques. Parce qu'il demeure séquestré derrière les murs des institutions agréées, galeries, musées, théâtres, salles de concerts et centres culturels, l'art ne parvient pas à devenir une composante du processus de planification, alors que ce serait très souhaitable. Si bien que la condition esthétique des communautés est catastrophique, et que les perspectives d'avenir laissent peu d'espoir. Ce dramatique état de choses est quelque peu compensé par les expériences artistiques de la plupart des habitants. Encore que l'école ait détruit le sens artistique de beaucoup d'entre eux, tous ont des goûts artistiques, et au cours de leur vie ils portent constamment des jugements esthétiques. Mais ces goûts et ces jugements sont étouffés et laissés dans l'ombre. Il faut donc développer des méthodes artistiques qui favoriseraient leur libre expression, en particulier dans le cas des personnes qui n'apprécient pas les formes institutionnalisées de l'art. Pourquoi est-ce si important? Précisément parce que le caractère esthétique de nos communautés ne changera pas tant qu'il ne sera pas l'affaire de chacun des habitants, et pour cela il faut que soient créés les procédés et les instruments qui permettront à la grande majorité de la population de participer réellement à la métamorphose esthétique de la vie communautaire.

Pour que de nouvelles techniques méthodologiques soient mises au point et que les habitants, les autorités civiles, les planificateurs et les spécialistes puissent les employer efficacement afin de susciter une conscience communautaire nouvelle et plus aiguë, il est aussi essentiel d'allier étroitement les données scientifiques et artistiques de manière

à façonner un ensemble méthodologique que de promouvoir la participation active des habitants au processus. De nouveau, nous nous rendons compte de tout ce qu'apporte la notion d'environnement culturel; elle joue un double rôle, à la fois de catalyse et de synthèse. Sous le rapport de la catalyse, elle incite partout les gens à se sentir concernés par le plan et l'aménagement du site qu'ils habitent et du cadre environnant. Sous le rapport de la synthèse, elle offre à la science et à l'art un champ d'action commun, en vue de l'enrichissement culturel de la vie communautaire. Et ceci parce que l'environnement culturel se prête à l'exploration, à l'instruction et à la découverte, trois exercices fondamentaux pour toute activité scientifique et artistique.

L'édification de l'environnement culturel

La notion de paysage visuel n'a rien de mystérieux. Un paysage n'est autre qu'un ensemble d'éléments visuels, modelé par la nature ou la main de l'homme. Ces éléments, le regard les embrasse, s'attardant parfois sur un trait particulier, passant souvent vite sur des particularités considérées comme allant de soi, mais se saisissant constamment d'images dont il retient certaines (cf. Pl. 1 à 8).

Rien non plus de mystérieux dans la notion de paysage sonore. Le paysage sonore donne au regard, en contrepoint, la réponse de l'oreille. Il est fait de l'ensemble audible des bruits différents d'un environnement donné. Il révèle la manière dont l'ouïe échantillonne, en quelque sorte, les bruits et les sons dus aux éléments naturels, aux activités mécaniques, à la vie humaine, se faisant complaisante aux bruits charmeurs et cherchant à se dérober aux bruits importuns.

L'environnement culturel est donc l'ensemble des différentes particularités culturelles — naturelles, historiques, sensorielles, sociales, économiques, politiques, esthétiques et humaines — d'un milieu donné. Il est constamment livré aux investigations de toutes les facultés humaines — curiosité exploratrice qui se donne libre cours sur cette scène merveilleuse où se jouent les images, les sons, les odors, les goûts, les textures, les activités, et les mille événements de la vie quotidienne.

Le paysage visuel et le paysage sonore morcellent l'environnement. Ils font apparaître une notion de discontinuité, conçue pour observer l'environnement à travers la lentille verticale de la spécialisation, articulée pour explorer certaines facettes semblables de la vie. L'environnement culturel, lui, unifie. Il fait apparaître une notion de continuité

horizontale, d'intégration, conçue pour mettre en lumière toute la signification des mille facettes de la vie dans ce qu'elle a d'illimité et d'interdépendant. Il rassemble les choses au lieu de les séparer.

L'une des caractéristiques les plus fascinantes des paysages visuels et des paysages sonores, c'est qu'ils peuvent varier de manière considérable d'un individu à l'autre. Ce qui aura de l'importance pour telle personne pourra rester parfaitement insignifiant pour telle autre. Deux artistes peindront le même paysage, et l'attention qu'ils porteront à la construction, aux détails, aux couleurs, aux nuances et à l'ensemble de la composition sera si différente qu'un observateur non prévenu jurera qu'il s'agit de deux paysages différents. Deux compositeurs écouteront une même séquence de sons et entendront des compositions entièrement différentes. Pareillement, que deux personnes choisies au hasard soient placées devant le même paysage et leur regard s'attardera sur des particularités naturelles ou architecturales entièrement différentes. Ou bien, soumises à des séries de sons exactement semblables — circulation de véhicules, voix humaines, langues différentes ou musique orchestrale — elles y réagiront tout à fait différemment.

Comme les paysages visuels et les paysages sonores, les paysages culturels peuvent avoir une signification radicalement personnelle, signification qui sera simple ou complexe, clairement définie ou appréhendée par intuition, selon les cas, car elle est fonction d'une quantité de détails que les facultés sensorielles et intellectuelles d'un individu donné enregistrent préférentiellement à certains autres. Deux personnes qui passeront trois jours à visiter Paris, Londres, Mexico, New York, Marrakech, Istanbul, Calcutta ou Pékin auront une expérience absolument différente de ces villes. L'une sera extrêmement sensible aux images et aux sons et l'autre gardera de vives impressions d'odeurs et de saveurs. L'une se montrera curieuse de tout ce qui touche à l'histoire de la ville qu'elle visite et assez indifférente à son site naturel, tandis que l'autre s'enthousiasmera pour les parcs, les zones protégées et les particularités topographiques, alors que les monuments historiques lui inspireront un parfait ennui.

Ces expériences de ce genre en disent long sur les différentes phases de la découverte du paysage culturel. D'abord, il y a une phase d'assimilation au cours de laquelle on s'imprègne de maints détails de l'environnement immédiat. Ensuite, vient la phase d'évaluation où l'on surimpose à l'environnement des goûts, des répugnances et des habitudes personnels. C'est l'étape hautement subjective de la découverte. Enfin, la phase de réponse, au cours de laquelle l'individu est sensibilisé aux

projections mentales qu'il a retenues. Ces trois phases surviennent généralement à l'insu de toute réflexion et se déroulent sans rupture. Mais où commence le processus de re-création? Comment s'accélère-t-il? Chose plus importante encore, comment devient-il partie intégrante de la vie locale, comment devient-il un instrument de l'amélioration de la vie communautaire?

LE PROFIL SENSORIEL DE LA COMMUNAUTÉ

Témoigner aux habitants toute l'estime que mérite leur participation est la clé du succès de leur initiation à cette découverte. Si l'apport de chaque habitant est respecté, de plus en plus de gens s'intéressent à leur environnement culturel. Alors, la communauté devient un trésor caché, riche de toutes sortes de gemmes enlisées à faible profondeur. Mais quand prenons-nous le temps de creuser pour dégager ce trésor? Ne croyons-nous pas trop souvent connaître parfaitement notre communauté, savoir quels sont les services publics qu'elle offre et les programmes qui sont capables d'enrichir la vie locale? Nous préoccuons-nous vraiment du caractère esthétique de notre communauté — de ce qu'y ont de captivant ou de rebutant les images, les sons, les odeurs, les saveurs, mille détails? Peut-être sommes-nous trop sûrs de nous et cherchons-nous trop peu.

Etant donné l'orientation fortement visuelle de la vie contemporaine, dès que nous tenterons une exploration en profondeur de notre communauté, nous découvrirons probablement que ce qui la caractérise est surtout d'ordre visuel. Toute communauté constitue un étalage sans cesse renouvelé d'images visuelles — fleurs et arbres, parcs, logis, jardins, usines, magasins, bureaux, panneaux d'affichage, palais, promenades publiques. Notre regard s'attache vite à la plupart des éléments en vedette — maisons, édifices, bureaux. Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il néglige nombre de charmes mineurs — lumières, bancs, plates-bandes fleuries, kiosques, horloges, pignons et ornements sculptés, ou qu'il ne note pas leur absence. Simultanément, le regard devrait insister sur le sol communautaire, ses graviers, ses pavés, ses dalles, ses briques, son bitume, ses boues, ses grilles, ses drains — tout comme sur son toit, et la silhouette qu'il découpe jour et nuit sur le ciel éternel.

L'exploration visuelle de ce qui fait le sol, le toit, la rue aiderait le regard à se faire attentif aux ensembles d'images plus complexes: rythmes simultanés de déplacement des piétons et des véhicules, pâtés

de maisons, places publiques, mobilier utilitaire ou décoratif de la rue, aménagements ou projets en cours d'exécution. En même temps, les jugements esthétiques pourraient entrer en jeu. Toutes les images ne seront pas agréables. En fait, bon nombre seront gênantes: embouteillages, signalisations agaçantes, panneaux commerciaux, fouillis de poteaux et de fils, encombrement des rues, bousculades et racolage publicitaire obsédant.

L'extrême sollicitation visuelle ne saurait occulter d'autres caractéristiques sensibles de la communauté — odeurs, saveurs et sons. Le plaisir né de l'exploration et de la découverte visuelles devrait piquer la curiosité pour d'autres données d'ordre sensoriel.

Tout comme la communauté possède un fascinant alliage d'images, elle détient un incroyable assortiment de matériaux dont chacun sollicite l'appréhension tactile. Prenons par exemple les matériaux de construction: partout, quel étonnant assortiment de bois, de métaux, de pierres et de briques de toutes sortes! Certains de ces matériaux sont polis et raffinés; d'autres grossiers, rugueux, offrant de curieuses découpes; d'autres encore délicatement ouvrés, ou, au contraire, laissés à l'état brut. Et chacun est prêt à livrer ses secrets à la main qui les touche, à l'investigation tactile.

Odeurs et saveurs sont-elles moins importantes qu'images et matières? Pourtant, nous ne témoignons guère qu'indifférence aux odeurs si diverses de l'environnement, qu'il soit naturel ou modelé par l'homme, et d'abord parce que la pollution a obscurci nos facultés sensorielles. Cependant, il ne serait pas absolument impossible de reconstituer élément par élément le profil olfactif de la communauté. Il pourrait inclure les parfums exquis de nos fleurs préférées dans le parc local, les odeurs entêtantes de divers cosmétiques et eaux de toilette, les exhalaisons gazeuses des fumées répandues dans l'atmosphère, la senteur des rameaux printaniers ou celle des feuilles mortes, la puanteur de certaines industries locales, ou l'arôme alléchant de la pâtisserie du coin.

Une visite à cette pâtisserie du coin où l'on découvre tartes, biscuits, gâteaux, brioches et petits pains tout chauds sortis du four nous ouvre aussi l'univers des saveurs, que nous pouvons prospecter encore à la maison en étendant nos connaissances gastronomiques des viandes, des vins, des sucreries, des épices et des herbes. Il ne s'agit pas de se concentrer sur les saveurs les plus agréables à nos papilles gustatives, mais plutôt de parcourir la gamme infinie des goûts. Respirer toutes les espèces d'épices et d'herbes aromatiques, cannelle, noix de muscade, clou de girofle, basilic, thym, marjolaine, origan, affinera notre sen-

sibilité culinaire. Pour relever les salades, pourquoi ne pas y ajouter d'autres ingrédients, chicorée, scarole, endive, pois chiches, poireaux ou panais? Chacun pourrait faire une petite enquête dans les marchés locaux pour se documenter sur les aliments préparés et les saveurs obtenues par adjonction d'éléments chimiques, et une enquête plus approfondie dans les restaurants à propos des spécialités locales et des « plats du chef ». Il se peut même que l'on renonce progressivement aux aliments sous cellophane pour en revenir aux plats typiquement locaux et que de plus en plus de gens réforment leurs habitudes en matière de cuisine.

Mais l'aspect sensible des entours culturels n'est pas seulement déterminé par les images, les odeurs, les saveurs ou les matériaux tactiles. Il l'est aussi par les bruits. John Cage, qui fait autorité sur ce point, prétend que la musique est bruit, le bruit dans lequel nous sommes immergés, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur des salles de concert. De plus en plus nombreux sont les compositeurs contemporains qui partagent les convictions de John Cage.

Selon un groupe de compositeurs travaillant en liaison avec le World Soundscape Project, nous baignons dans un paysage sonore fait des bruits des éléments naturels, des activités humaines ou des opérations mécaniques, qui correspond au paysage fait des images du monde physique ou architectural. Le paysage sonore du monde, disent-ils, est en réalité une vaste composition musicale, mal orchestrée au siècle où nous sommes. La tyrannie d'une foule de bruits obsédants et brutaux s'est instaurée partout. Les bruits taraudants de la technologie moderne — instruments à moteurs, tondeuses, usines, machines, autos, camions, avions, motos, et autres appareils mécaniques — ont évincé presque tous les bruits naturels et humains dans bon nombre de régions du monde. Dans les cultures préindustrielles et les cultures rurales, ces bruits représentaient plus de 95% du milieu sonore, les 5% restants venant des outils et des techniques. Dans les cultures industrialisées et les cultures urbaines, les proportions sont pratiquement inversées. Les bruits de machines se sont accrus de façon alarmante — 70% du milieu sonore — et les niveaux de décibels deviennent progressivement de plus en plus élevés. Ce qui a entraîné deux phénomènes concomitants. D'abord, le taux de surdité et de troubles auditifs s'est élevé. Ensuite, la plupart des communautés sont devenues, dans les sociétés industrialisées, de véritables égouts sonores. En cherchant à améliorer la législation sur la diminution des nuisances dues aux bruits, en préconisant la restauration de l'acuité auditive par la

pratique d'exercices de « nettoyage » et « d'entraînement auditif », la création de musées du son et d'itinéraires sonores, les spécialistes du World Soundscape espèrent susciter un mouvement universel favorable à l'instauration d'un paysage sonore mondial de plus haute qualité — qui s'avérerait infiniment plus satisfaisant et pour l'ouïe et pour l'esprit des hommes.

Bien entendu, une investigation raisonnée ne pourra négliger les entours sonores locaux. Il faudra constituer une sorte de banque de sons mémorables — métal cliquetant dans le vent, chants d'oiseaux à l'aube, pluie s'égouttant sur un toit de zinc, sifflements de train, cornes de brume, sirènes d'usine, ronflements de moteurs, cloches d'églises, claquement de sabots des chevaux sur les pavés. Tout comme les compositeurs du World Soundscape Project, ceux qui s'attacheront aux bruits de leur communauté ne tarderont guère à découvrir que pour la plupart, les bruits les plus beaux ont disparu, tant à cause de l'envahissement meurtrier des bruits technologiques qu'en raison de l'inexistence d'une législation efficace sur la répression des nuisances sonores.* Tout ceci viendra compléter les connaissances sur l'environnement sensoriel de la communauté.

LES PROFILS DE LA COMMUNAUTÉ

Pendant que certains habitants contribueront à la délimitation du profil sensoriel de la communauté, d'autres entreprendront la réunion des éléments constitutifs de profils d'un autre ordre — naturel, historique, scientifique, institutionnel, humain et esthétique. Chacun de ces profils possédera ses caractéristiques particulières.

Certaines personnes pourront donc s'attacher au premier chef à dresser le profil naturel de la communauté et de ses environs. Ils s'intéresseront aux éléments topographiques proprement dits: les collines, les vallées, les rivières, les fleuves, les terrassements et l'implantation géographique générale de la communauté. Parcs, réserves et zones protégées seront minutieusement étudiées en fonction de leur attrait, de la flore et de la faune, des peuplements botaniques et des traits écologiques

* Cf. R. Murray Schafer, « La musique de l'environnement », CULTURES, I, 1 (1973), ainsi que R. Murray Schafer (dir. de publication) *The Music of the Environment Series* (Barnaby, B.C.: World Soundscape Project), notamment n° 3 « European Sound Diary » et n° 4 « Five Villages Soundscapes », publiés en 1977. Voir également la série de programmes radiophoniques « L'homme d'aujourd'hui dans la société sonore » préparés par Radio France sous le patronage de l'Union européenne de radiodiffusion (décembre 1977).

originaux. D'autres pourraient s'employer à restituer un portrait historique de la communauté illustrant les motifs qui ont déterminé son implantation locale, son mode de croissance en fonction de ses divers besoins, les périodes où se sont opérés de profonds changements. Pour mener à bien ce travail, il sera peut-être nécessaire de recourir aux collections des musées, aux archives, à d'anciennes photographies, aux fichiers des bibliothèques et aux collections de journaux. L'enquête fera apparaître les différents apports culturels qui se sont combinés au cours des temps pour former la composition culturelle d'ensemble de la communauté. D'autres habitants encore s'attacheront pour leur part à la préparation d'un profil scientifique de la communauté. Leurs recherches porteront alors sur les systèmes de transport et de communication, les modifications climatiques, les observations météorologiques et les travaux des divers instituts spécialisés.

Le profil institutionnel de la communauté peut susciter un vif intérêt à la faveur de visites dans les musées, les bibliothèques, les organismes sociaux, les bureaux officiels, les usines, les banques, les compagnies d'assurances, les entreprises commerciales, les boutiques, les centres communautaires, les salles de concert et les terrains de sport. Ce réseau complexe d'institutions communautaires englobe une foule d'organisations et d'individus responsables des nombreux programmes et services publics dont dispose la communauté. Or nous ne savons pas grand-chose de ces divers programmes et services que la communauté tient à la disposition des résidents ou des visiteurs. Nous ne savons pas grand-chose non plus du véritable fonctionnement de nos nombreuses institutions. Il est donc de la plus haute importance de partir à leur découverte, pour que nous soyons à même de comprendre nos entours culturels. Non seulement il s'agit d'exposer les activités internes de la communauté en tant qu'entité, dans son dynamisme et ses mutations particulières, mais plus encore d'apprendre comment se prennent certaines décisions délicates qui affectent les plans d'avenir, la structure et le développement de toute communauté.

Ceux qui sont bien décidés à mener jusqu'au bout cette expérience culturelle chercheront à étudier à fond le profil humain de la communauté. A cet égard, l'exploration peut commencer quand une personne donnée entreprend d'analyser son mode de culture personnel. Elle sera alors probablement amenée à s'intéresser aux schémas culturels d'autrui.

On dit souvent que les êtres humains procèdent des habitudes. Inscrites dans la durée, ces habitudes sont cycliques; certaines d'entre

elles — manger, dormir, travailler — sont nécessaires à la survie; d'autres — regarder la télévision, s'adonner à des passe-temps de prédilection, lire ou participer à des réunions publiques ou privées — ont un caractère de choix délibéré. L'une des meilleures manières de se renseigner sur ces phénomènes cycliques, c'est de tenir ce qu'on pourrait appeler un journal culturel. Un journal culturel est différent d'un journal général. Il sert à consigner systématiquement le nombre d'heures et les sommes d'argent consacrées aux diverses activités de la vie, plutôt qu'à tenir la chronique des menus faits et expériences particulières qui ont marqué la journée. Un journal culturel divise un laps de temps donné de deux manières: d'abord, en minutes, heures et semaines; ensuite, en divers types d'activités. Ce qui est noté a trait au temps réellement passé et à l'argent réellement dépensé pour accomplir ces diverses activités. Quand ces notes distinctes sont amalgamées et graphiquement reportées sur des cartes de la communauté (ou des diagrammes), des cycles apparaissent, signifiant la mesure dans laquelle les individus procèdent de divers types d'habitudes culturelles, et dessinant différents modèles de leur milieu particulier. Ces cycles de l'activité humaine mettent souvent en lumière les grands problèmes du développement de la vie communautaire. Les objectifs du développement culturel — épanouissement de la vie humaine, création d'un milieu plus sensible, meilleure conservation des ressources, participation accrue des habitants à l'élaboration des décisions relatives à leur existence, prise de conscience plus lucide — ne peuvent être atteints qu'en renforçant les schémas établis de l'activité humaine, ou en les rejetant. Simultanément, de nouveaux cycles se créent; des cycles qui amènent les individus toujours plus près d'une satisfaction authentique dans leur vie quotidienne. La création de ces nouveaux cycles peut exiger des modifications considérables sur le plan professionnel, des changements dans les heures de travail, une diminution de la consommation des biens et des services, des aménagements pour les activités récréatives et artistiques, des travaux de rénovation urbaine ou l'adoption de lois sur la réduction des bruits, un contrôle accru de la pollution de l'air et des eaux, une réglementation plus poussée du commerce et de l'industrie et des formes plus démocratiques d'élaboration et de mise en œuvre de mesures touchant la vie de la communauté. Pour rendre parfaitement intelligible le profil humain de la communauté, les investigations dans le domaine des habitudes individuelles devraient être complétées par des sondages concernant les habitudes d'amis, de parents, de voisins ou d'habitants plus éloignés. Si, sous l'angle des apparences, les gens se



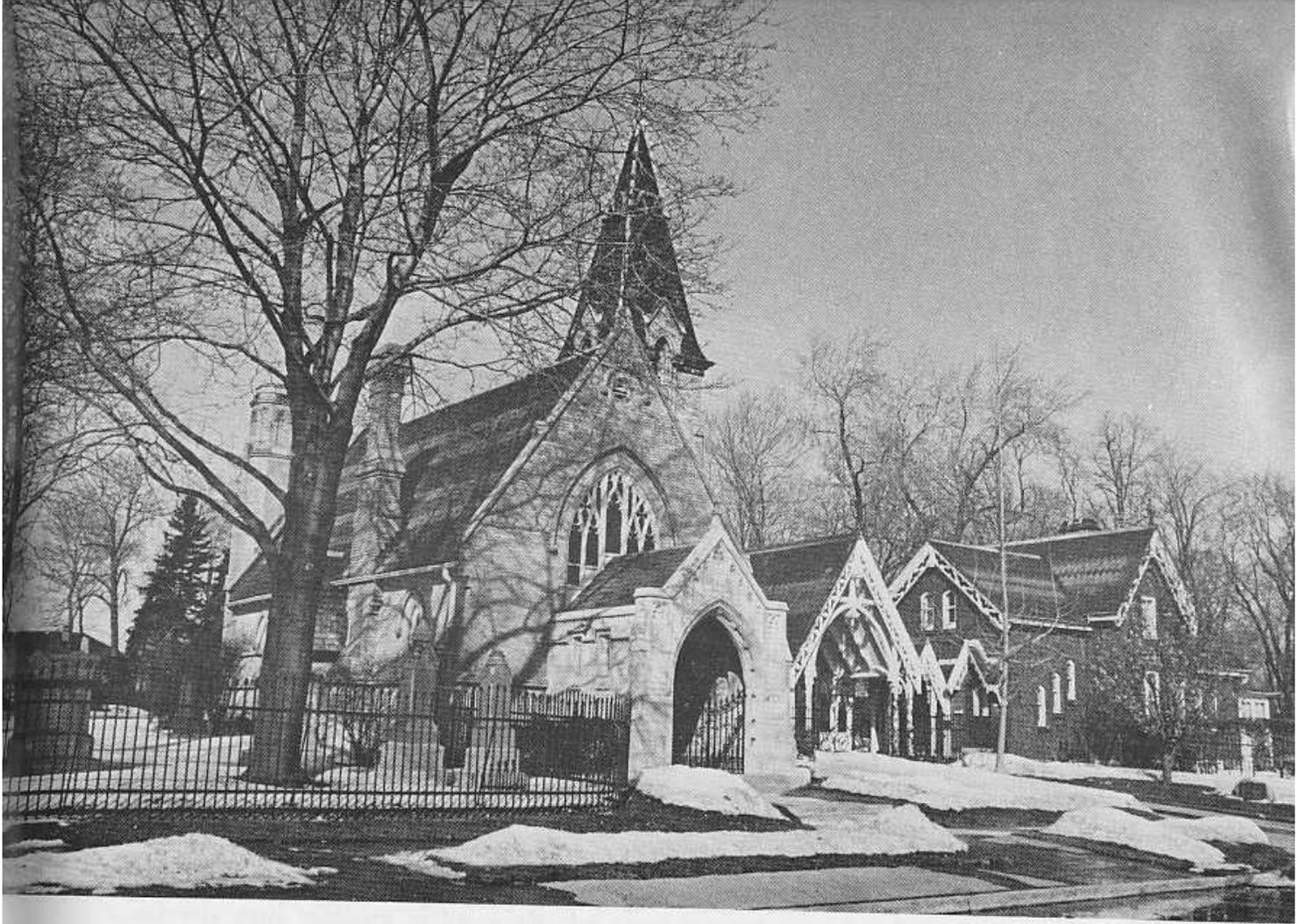
1. Natural profile, Hespeler, 1975. Ph. X.
2. Pollution, High Park, 1975. Ph. X.





3. ▲ The town-roof and
4. ▼ visual pollution in the country, Hespeler, 1975. Ph. X.



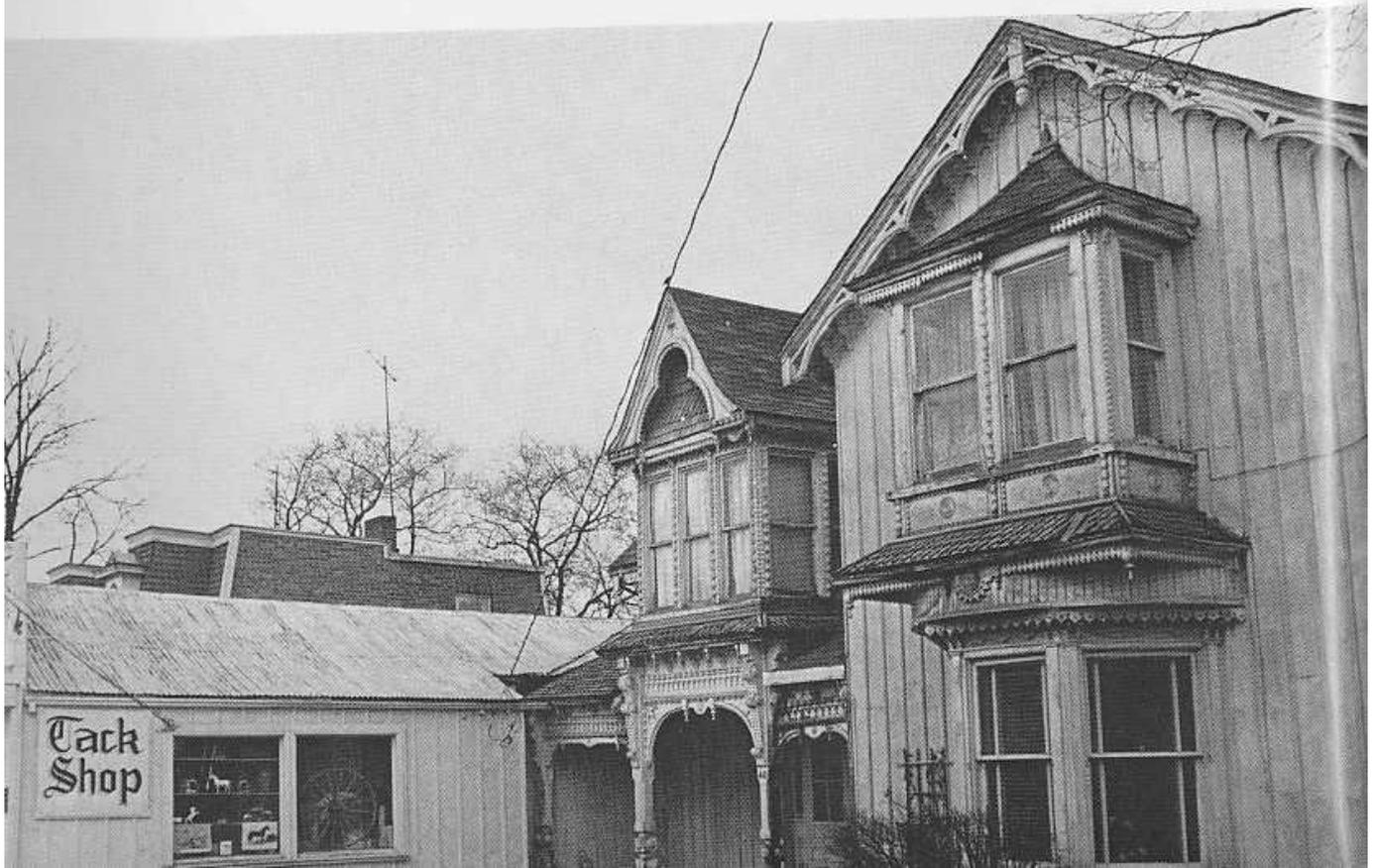


5. ▲ Historical profile and
6. ▼ visual pollution in the town, Don Vale, 1975. Ph. X.





7. ▲ Marklam, 1975: historical profile and
8. ▼ cultural layers. Ph. X.



ressemblent beaucoup, leurs vies, dans leurs ressorts secrets, reflètent leur origine ethnique, leurs croyances religieuses, leur formation, leur éducation et leurs préférences personnelles. En général, un peu de curiosité amicale est fructueuse. On s'aperçoit souvent, en posant des questions autour de soi, qu'il existe des différences significatives dans la manière dont les gens vivent, conçoivent leur travail, pratiquent un passe-temps, célèbrent certains événements, cuisinent, respectent les jours de repos, emploient les loisirs. Toute communauté recèle un riche nectar humain toujours prêt à être mis en perce.

Le profil esthétique de la communauté est encore beaucoup plus révélateur que le profil humain. Ici, les préférences sont catégoriques et les sentiments radicaux. L'expérience esthétique est une affaire rigoureusement personnelle. L'un peut haïr le bruit des motos, des avions ou des camions, et l'autre y trouvera du plaisir. L'un trouvera hideux les panneaux publicitaires et l'autre les trouvera agréables à l'œil. Certains jugent que la vieille ville doit être rénovée et d'autres qu'on peut la laisser à l'abandon. Malheureusement, nous ne savons pas grand-chose des préférences esthétiques des gens: beaucoup, trop souvent, sont masquées par des considérations résultant d'expériences éducatives et sociales contrariantes. Or, dans la mesure où elles constituent une des réalités de la vie, elles devraient pouvoir s'exprimer et être prises en compte pour ce qu'elles sont: des notes sur le clavier illimité des dilections et des refus de toute communauté vivante. C'est en cela que réside l'une des véritables forces de l'étude du paysage culturel: car en agissant comme une sorte de kaléidoscope, elle intègre toutes sortes de préférences esthétiques dans le tissu culturel de la société.

Chorégraphie culturelle

Une fois que les éléments relatifs au profil communautaire ont été réunis, on peut les combiner de diverses manières pour obtenir des résultats différents. Par exemple, les informations concrètes d'ordre sensoriel, naturel, historique, scientifique, institutionnel, humain que l'on a réunies peuvent être classées selon le secteur culturel auquel elles se rattachent, ce qui facilite la préparation d'inventaires culturels. Ces éléments bruts peuvent servir de base à des études de budget-temps et de dépenses, à des consultations de l'opinion publique ou encore à des enquêtes sur les habitudes. Ou bien on peut les exprimer sous des formes symboliques et les employer pour dresser des cartes, établir des promenades, des excursions, des itinéraires, préparer des

entretiens qui auraient une valeur indiscutable à des fins d'administration, de planification, d'animation ou de gestion populaire. Sous une forme ou une autre, tous ces éléments d'information ont trait à l'offre et à la demande de services communautaires. Et c'est la synchronisation de l'offre et de la demande de manière à satisfaire les besoins réels des habitants et des communautés qui représente l'ultime objectif de tout développement.

INVENTAIRES CULTURELS

Pendant la phase d'intégration, la recherche sur le paysage culturel se gonfle, si l'on peut dire, comme une éponge. Elle absorbe le plus d'informations possible sur la vie de la communauté, ce qui permet ensuite d'évaluer avec plus de finesse et plus de profondeur les forces et les débilites de la vie communautaire, ainsi que les interrelations complexes qui s'y inscrivent. A des fins d'administration et de planification, on peut classer l'information recueillie selon différents secteurs de la culture. Chacun de ces secteurs pris à part a son identité propre, définie par les institutions, les organismes, les programmes et les services qu'il englobe. Et tous les secteurs pris ensemble s'agencent pour dessiner un profil extrêmement précieux de la communauté en tant que milieu global.

SECTEURS DE LA CULTURE

Culture artistique:	Musique, opéra, ballet, art dramatique, sculpture, salles de concerts, théâtres, galeries d'art, boutiques d'artisanat, etc.
Culture populaire:	fêtes, foires, carnivals, cirques, musées d'ethnologie, célébrations collectives, etc.
Culture et loisirs:	football, gymnastique, polo, hockey, stades, rings, gymnases, etc.
Culture et information:	journaux, maisons d'édition, imprimeries, radio et télévision, garcs, archives, bibliothèques, cinémathèques, cinémas, etc.
Culture et environnement:	parcs, zones naturelles protégées, sites historiques, rues, centres commerciaux, promenades publiques, quartiers résidentiels, etc.
Culture scientifique:	instituts de recherche, stations météorologiques, laboratoires, etc.

Culture et éducation:	écoles primaires et secondaires, écoles techniques, universités, associations éducatives, etc.
Culture religieuse:	églises, synagogues, mosquées, temples, organisations religieuses, etc.
Culture et politique:	instances gouvernementales nationales, régionales et locales, associations politiques, etc.
Culture et société:	pubs et cafés, clubs d'associations d'anciens combattants, Rotary, Kiwanis et autres organisations, etc.
Culture et économie:	établissements commerciaux, restaurants, banques, compagnies d'assurances, fabriques, usines, stations-service, entreprises multinationales, etc.

Etant donné la nature éminemment personnelle de chaque apport individuel au paysage culturel, il est très improbable qu'en se combinant ces apports fournissent des renseignements assez précis pour permettre de dresser un inventaire culturel satisfaisant, ou pour donner une image de la communauté en tant que milieu global. Si bien que des mesures plus systématiques peuvent s'avérer nécessaires pour assurer que chaque secteur soit totalement représenté, et dans toutes ses dimensions, dans son étendue comme dans sa profondeur. On sera donc peut-être obligé de collecter pour chaque secteur des données comparables concernant la nature des organisations, leur importance et la composition de leurs adhérents, leur fonctionnement sur le plan financier, le caractère et l'utilisation de certaines installations et les programmes mis en œuvre. Des données de ce genre sont indispensables tant pour planifier que pour prendre des décisions sans rien négliger, car elles éclairent sur un des termes de l'équation: celui de l'offre.

Comme les données de l'inventaire, les données relatives au temps et à l'argent que les habitants consacrent à divers types d'activités ne seront pas suffisamment détaillées pour constituer un tableau composite des modes de répartition adoptés par l'ensemble de la communauté. Quand les gens auront décidé de tenir un « livre de raison », un journal culturel, de manière systématique, ces journaux fourniront la base d'études de budget-temps et de dépenses étendues à un plus grand ensemble communautaire. Si elles sont entreprises sur un échantillon assez large pour être représentatif, ces études révéleront la part de temps et d'argent consacrée à divers secteurs de la culture et fourniront des indications inestimables sur la répartition du temps et les aménage-

ments financiers. L'information sur la répartition du temps entre le travail et les loisirs, aussi bien que sur les dépenses relatives à l'achat de livres, d'appareils de radio et de télévision, de places de cinéma ou de théâtre, de billets de concerts, d'expositions, ou de manifestations sportives d'une part, de nourriture, de vêtements et de logement de l'autre, aideront à préciser l'autre terme de l'équation: la demande.

Les enquêtes sur les attitudes et les sondages d'opinion offrent un apport extrêmement précieux à l'étude de l'environnement culturel. Sous une forme ou sous une autre, ces techniques amènent les habitants à réfléchir à leur manière de vivre, aussi bien qu'à échanger des idées sur ce que la communauté peut entreprendre au niveau culturel. Chacun des habitants a pris une décision fondamentale en choisissant le lieu où il vit et le travail qu'il fait. Les facteurs qui influent sur ces décisions personnelles varient considérablement selon la nature de la communauté et l'endroit où elle est implantée, les possibilités d'emploi, la proximité des sites naturels, les services artistiques et sociaux, les facilités d'approvisionnement. Souvent, des enquêtes et des sondages qui amènent à débattre de ces facteurs aident les gens à prendre conscience des raisons qui les ont poussés, à l'origine, à choisir une communauté particulière, ou les incitent à réfléchir à la manière d'en profiter au mieux, voire d'améliorer ce qu'elle offre. De telles discussions peuvent aisément susciter des conversations où l'on aborde des sujets voisins: ce que les habitants pensent de leur communauté; ce qu'ils y aiment, et ce qui leur y déplaît; comment ils envisagent de modifier certains aspects rebutants de la vie locale; comment ils imaginent que les autorités politiques pourraient leur être plus utiles sur le plan de leurs besoins réels. C'est par là que des entretiens à bâtons rompus s'avèrent précieux pour détecter les besoins évidents et ceux qui sont encore mal définis. A la faveur de discussions informelles, il n'est pas rare que les habitants soient amenés à identifier leurs désirs les plus secrets.

CARTES, PROMENADES, EXCURSIONS

L'une des forces réelles de l'analyse du paysage culturel, c'est qu'elle peut se traduire visuellement sous forme de cartes. Selon le problème envisagé et les symboles employés, on peut préparer des cartes des entours culturels à des fins d'information, d'administration, de planification, de politique d'exploration ou d'animation.

Par exemple, on peut, à des fins générales, dresser des cartes inventoriées où apparaîtront les différents secteurs de la culture aussi bien

que les ressources accessibles dans chacun d'eux. Imaginons une carte de la communauté où différentes couleurs seraient employées afin de désigner les différents secteurs de la culture — disons, le bleu pour la culture politique, le rouge pour la culture artistique, le vert pour la culture récréative et les activités de l'environnement — de même que des symboles différents pour désigner différentes sortes de ressources (masque de comédie pour un théâtre, livres pour une bibliothèque ou une école, instrument de musique pour une salle de concert, maison verte pour un jardin botanique, etc.). Quand l'inventaire communautaire est inclus dans une carte de ce genre, un profil graphique des emplacements et du caractère des ressources communautaires se dégage : c'est passionnant. Ce type de carte peut être fort utile pour informer les habitants des multiples ressources culturelles qui pourraient être mises à contribution pour enrichir la vie locale.

Avec de minimes modifications, cette carte de l'inventaire peut être transformée en une carte administrative, ou politique, ou encore planificatrice, dont l'emploi serait particulièrement utile pour cerner certains problèmes ou indiquer les orientations à venir. Par exemple, en superposant des statistiques démographiques, des réseaux de moyens de transport et des données relatives aux places disponibles sur une carte d'inventaire, on peut faire ressortir les inégalités dans la répartition physique des ressources, les insuffisances chroniques des programmes, les limites des places disponibles dans les moyens de transports, les parkings ou autres services en regard des possibilités d'accès aux ressources existantes.

Toutes ces cartes (qu'il s'agisse d'inventaire, de politique ou de planification) ont un élément commun. Elles utilisent toutes des données « objectives » — emplacements géographiques, types d'organisations, renseignements des usagers, répartition du temps, dépenses types — comme point de départ. La plupart de ces données auront été systématiquement réunies et enregistrées pour fournir une image extérieurement représentative de la communauté. Mais il y a une autre conception, tout aussi valable, de la cartographie des entours culturels, conception qui est issue de la subjectivité de la nature humaine. Elle se fonde sur les réactions personnelles des individus à leur environnement et se sert de la fréquence des références à ce qui plaît ou à ce qui déplaît pour construire un portrait « objectif » des réactions de la communauté, lequel est en fait un agrégat de quantité d'impressions « subjectives ».

Supposons que l'on demande à un grand nombre d'habitants de répertorier ce qui, dans la communauté, leur plaît ou leur déplaît.

On peut dès lors dresser une carte où s'inscrivent ces adhésions et ces refus, les unes se superposant aux autres, et l'on obtiendra un tableau très « impressionniste » révélant les préférences et les aversions des membres de la communauté. On peut entourer de cercles les éléments auxquels les habitants font le plus souvent référence pour exprimer leur satisfaction, et de rectangles ceux auxquels ils font le plus souvent référence pour exprimer leur mécontentement : immédiatement se dégage l'image des options et des refus collectifs. Ces cartes « impressionnistes », où apparaîtront toutes sortes de données — restaurants de prédilection, lieux fréquentés de préférence à d'autres, rues où l'on aime flâner, carrefours bruyants, odeurs désagréables, circulation agaçante, constructions aberrantes, spectacles irritants et bruits tolérables — pourraient être extrêmement utiles à des fins de planification et de politique générale. En fait, les informations qu'elles apportent sont peut-être les plus utiles pour la planification, car elles ne traduisent pas l'opinion de quelques spécialistes de haut vol, de planificateurs professionnels, mais bien les réactions de l'ensemble des habitants. Et c'est justement pourquoi elles permettent d'expliquer les réactions violentes et souvent inattendues des habitants quand les planificateurs spécialisés veulent modifier certains aspects de l'environnement auxquels ils sont particulièrement attachés. Disposer de renseignements sur ces réactions prévient d'inutiles débats entre habitants, planificateurs et politiciens.

En un sens, les cartes inventorielles et impressionnistes constituent une introduction dialectique à la cartographie du paysage culturel. Entre ces deux extrêmes, on peut dresser différentes sortes de cartes, qui illustrent les divers profils des entours culturels. Par exemple, on peut dresser des cartes indiquant les différentes caractéristiques sensorielles — images, sons, odeurs, saveurs — qui particularisent la communauté, cartes dont on voit tout l'intérêt pour inciter les gens à explorer leur environnement aussi bien que pour identifier les facteurs qui aggravent certaines irritations sensorielles. On pourrait aussi, de manière à peu près analogue, dresser des cartes où s'expriment les dimensions de la vie de la communauté, au plan naturel, historique, institutionnel, humain et esthétique.

Tout comme pour façonner un paysage physique, il faut, pour façonner un paysage culturel, procéder à des sélections et des collectes. Il s'agit de réunir des informations, de les trier et de sélectionner celles qui conviennent le mieux aux buts visés. Supposons qu'on veuille préparer un tour pédestre de la communauté. Les données fournies par l'inventaire seront utilisées pour reconnaître les édifices culturels les

plus importants; elles pourront être rédigées sous une forme lapidaire, traduites en symboles et rapportées sur une carte de la communauté. L'excursion y gagnera un intérêt considérable, puisque les participants seront orientés dès le départ vers des ressources et des repères particuliers. C'est ainsi d'ailleurs que sont faits presque tous les guides. A partir d'une foule d'informations fournies par un inventaire, ils mettent en vedette certains éléments choisis et établissent un itinéraire descriptif divisé selon le temps qu'habitants et visiteurs peuvent consacrer à un ensemble donné, urbain ou naturel. La recherche entreprise en liaison avec le développement de cette méthodologie des entours culturels montre que l'on donne presque toujours la priorité aux monuments et aux institutions d'une communauté — à ses galeries d'art, ses musées, ses centres communautaires, ses édifices anciens, ses sites historiques, ses fêtes, foires, théâtres, usines et centres sportifs. Or il est particulièrement significatif que les itinéraires préparés dans une optique impressionniste sont tout à fait différents. Ici, l'attention est attirée sur les « forces culturelles magnétiques » auxquelles les habitants tiennent par-dessus toutes les autres — un pignon curieux, une vieille maison biscornue, un bistrot, un pâté de maisons d'aspect inattendu dans un bain sonore particulier, la fragrance d'un restaurant d'habitues, un endroit bien situé pour observer les allées et venues des gens, un magasin de brocante, voire une peinture murale sur un édifice. Toutes choses qui révèlent le caractère intimiste des relations entre les hommes et leur entourage autant que les préférences collectives dans la quotidienneté communautaire. Si, toutes ensemble, elles sont identifiées, décrites, liées les unes aux autres, il en résulte une excursion d'un genre tout différent.

Les différences entre les deux manières d'aborder la question apparaîtront plus nettement si l'on demande aux habitants de faire une comparaison entre ce qu'ils préfèrent et ce qu'ils recommandent d'aller voir à des amis ou des visiteurs désireux de mieux connaître leur communauté. Presque toujours, les préférences des habitants sont subjectives et impressionnistes, souvent teintées de nostalgie. Ce qu'ils recommandent aux amis et aux visiteurs comme digne d'être vu est en général plus objectif et plus systématique. Comment s'en étonner? Que de fois, séjournant dans une communauté étrangère, n'avons-nous pas éprouvé le désir de la voir avec les yeux de ceux qui y vivent, pour finir par suivre religieusement l'itinéraire proposé par quelque guide où sont systématiquement répertoriés des édifices culturels? Combien de fois n'avons-nous pas recommandé à des amis ou des visiteurs des prome-

nades sans le moindre rapport avec les expériences culturelles qui font la joie et le bonheur de notre existence? En ce qui concerne le paysage culturel, il faut l'aborder en combinant les éléments inventoriés et les impressions vécues — subtil mélange qui suscite de fascinantes investigations où apparaissent à la fois « monuments » et « aimants » culturels aussi bien que le macrocosme et le microcosme que constitue la vie d'une communauté. C'est en ce point que la science et l'esthétique fusionnent pour faire naître un art: l'expression chorégraphique, la mise en scène des entours culturels. Pour réaliser cette nécessaire synthèse, il faut veiller à faire intervenir nombre de techniques auditives, visuelles et verbales: enregistrements, photographies, diapositives, esquisses, commentaires écrits, représentations miniaturisées de la communauté. Il faut faire preuve d'une très grande prudence en décidant et du caractère et de l'ampleur des cartes, promenades et excursions, qu'il ne faut pas simplifier ni surcharger.

Cartes, promenades et excursions sont véritablement susceptibles de devenir des chasses au trésor, conçues pour éveiller tout à la fois la curiosité et le sens de l'aventure, le goût de s'instruire et de découvrir. La curiosité et l'aventure sont nécessaires pour mettre au jour la richesse des ressources de la communauté; l'éducation est nécessaire pour montrer la vie de la communauté dans sa plénitude; la découverte est nécessaire pour élever la communauté à une nouvelle conscience d'elle-même. Comment y parvenir? Peut-être en faisant preuve d'un peu d'imagination créatrice dans la préparation des cartes, promenades et excursions. Si par exemple un visiteur veut faire le tour de la communauté, au lieu de lui proposer un itinéraire traditionnel, on pourrait lui fournir une série de photos qui montreront certains détails insolites — chéneau de forme curieuse, pignon orné, vieille véranda, petite sculpture. Il faudra donc au préalable rechercher les objets ou ornements qui font la beauté d'une communauté. Des photographies de cette sorte peuvent même être ordonnées selon leur raffinement, de manière à passer de la macroreprésentation des détails à leur microreprésentation. Très souvent, la chasse aux trésors cachés en apprend plus sur une communauté qu'une documentation érudite sur les monuments considérables et les sites historiques.

ITINÉRAIRES ET ÉCHANGES

De même que chacun aime ou n'aime pas certaines choses dans sa communauté, chacun impose une marque différente à l'environnement.

Mues par une curiosité insatiable, certaines personnes explorent avec passion les alentours. Elles ne sont pas satisfaites tant qu'elles n'ont pas tout examiné et tracé des pistes enchevêtrées pour étudier toutes les facettes de la vie locale. D'autres se bornent à des démarches plus sommaires, touchant les besoins les plus courants. Quoi qu'il en soit, ce sont là des activités appréciables puisqu'elles montrent l'infinie diversité des besoins humains. Un examen attentif de ces besoins montre que chaque individu vit une vie qui n'a d'homologue nulle part. On dit souvent que tout individu a un double vivant, quelque part dans le monde. Peut-être est-ce vrai sous le rapport de l'apparence physique, mais c'est à coup sûr faux sous l'angle des modèles culturels qu'élaborent les individus.

Ces différences permettent de faire une autre expérience passionnante dans le domaine de la chorégraphie des entours culturels: on demande aux gens de noter ce qui, dans la communauté, leur plaît ou leur déplaît, et tout ceci est récapitulé sous forme d'itinéraires englobant « tout ce qu'ils aiment » ou « tout ce qu'ils n'aiment pas », ou combinant les deux choses. Ces itinéraires peuvent être parcourus en une matinée, un jour, ou demander plusieurs jours. L'avantage, c'est que l'on peut les substituer l'un à l'autre, et donner ainsi aux gens l'occasion de voir la communauté sous un jour qui n'est pas le leur. Echanger des itinéraires n'est pas une opération différente de celle qui consiste à échanger des « tuyaux » sur des vins rares ou des restaurants de choix, au détail près qu'elle peut se faire à beaucoup plus grande échelle, et de façon beaucoup plus systématique. Pensons à l'importance que nous attachons aux renseignements qu'on nous donne sur des vins rares ou des restaurants exceptionnels! A cet égard, une expérience intéressante consiste à demander à des écoliers de différents niveaux de préparer des « itinéraires dans les entours culturels » de leur communauté. Ce qui est particulièrement révélateur, c'est qu'ils ont de leur communauté une conception différente de celle qu'ont les adultes, non seulement sur le plan de ce qu'ils aiment ou n'aiment pas, mais aussi sur le plan des attractions culturelles qu'ils préfèrent. Il n'y a rien là de bien étonnant. Souvenez-vous des cachettes que vous aviez, enfant, au sein de la communauté, où vous pouviez vous repaître de réflexions bien à vous et laisser galoper votre imagination. Autre exercice révélateur: prier un groupe d'adultes de préparer des itinéraires du même genre, puis les échanger et les faire suivre par d'autres personnes. Après quoi, on rassemble tout le monde pour débattre des résultats de l'expérience. Là encore, on peut apprendre énormément de choses sur ce que les autres ressentent,

sur ce à quoi ils attachent du prix, tout comme sur les réactions qu'inspirent les caractéristiques de l'environnement et la richesse de la vie communautaire. Il s'en dégage une dimension de la personnalité humaine que révèlent rarement les thérapies de groupe ou les rencontres organisées, car elle est déterminée par des réactions à des données extérieures bien plus qu'à des données mentales. En même temps, cette manière d'aborder les problèmes présente l'avantage très net de sensibiliser les gens à la qualité de leur environnement, et d'éveiller leur intérêt pour les améliorations à apporter dans la communauté.

Nécessité d'un foyer communautaire

Chaque individu peut apporter une contribution originale à l'étude du paysage culturel. Selon toute probabilité, les contributions individuelles prendront des formes différentes. Certains établiront des itinéraires jalonnés d'événements quotidiens ou hebdomadaires. D'autres signaleront leurs options et leurs refus. D'autres encore fourniront de vieilles photographies, des artefacts, des recueils de narrations orales, des objets du passé, des cartes, des enregistrements ou d'autres témoignages mémorisés significatifs pour la communauté. De toute façon, à partir du moment où la reconnaissance des entours culturels sera bien en train et où les contributions commenceront d'affluer, il faudra trouver un lieu pour les héberger.

Point n'est besoin d'un logis déterminé. Il sera différent d'une communauté à l'autre, selon l'ampleur de la participation, la nature des contributions des habitants, l'espace disponible, l'intérêt du public, l'existence de certaines compétences et d'équipement audio-visuel, et enfin selon le caractère de la communauté elle-même.

Dans certaines communautés, les activités qui font partie du processus de découverte des entours culturels relèvent de diverses institutions portant des noms différents. Les musées qui recueillent et classent des objets y participent de certains points de vue, comme les universités et collèges qui se chargent d'enregistrer les récits faits par des gens installés depuis longtemps dans la localité. Les centres communautaires diffusant des informations sur les services essentiels jouent aussi un rôle de premier plan. Chacune de ces institutions, du fait des fonctions qu'elle assume, apporte une contribution qui ne saurait être négligée, et pourrait donc servir de siège aux activités intéressant le paysage culturel de la communauté.

Et pourtant, lorsque ces diverses activités auront été mises bout à bout, on découvrira que la plus importante a été omise. A l'époque où nous vivons, il n'existe virtuellement aucune communauté dans le monde qui ait un foyer où les habitants pourraient apporter leurs contributions et qui leur permettrait d'intervenir efficacement dans le développement de leur communauté en tant qu'entité dynamique. Un foyer où ils trouveraient les éléments d'information orchestrés de différentes manières pour rendre sensibles les dimensions diverses de la communauté. Il est donc urgent d'établir dans chaque communauté des centres qui se consacraient à la collecte et à la présentation des éléments permettant de retracer l'évolution de la communauté, où seraient harmonisés les divers types de cartes, d'investigations, d'excursions culturelles, d'itinéraires « impressionnistes » et d'échanges de renseignements en vue d'une compréhension approfondie et des habitants et des visiteurs, et où, enfin, on trouverait des maquettes miniaturisées et des modèles de projets illustrant l'influence que les changements effectués ou envisagés peuvent avoir sur le caractère des communautés, tant au plan des facteurs proprement sensitifs qu'au niveau économique, social, politique, esthétique et humain. Les habitants seraient alors en mesure d'apprécier, par eux-mêmes, les coûts et bénéfices des diverses modifications de la vie communautaire. De plus, ils disposeraient enfin du système de transmission indispensable pour exprimer leur éventuel mécontentement à l'égard de certaines formes de changement et pour participer effectivement à la mise en œuvre des réformes futures. Ainsi le développement de la communauté dépendrait de moins en moins des caprices d'une poignée de politiciens et de spécialistes de l'aménagement communautaire, et serait de plus en plus canalisé vers des objectifs reflétant les besoins véritables de l'ensemble de la communauté.

De quels équipements et de quelles compétences ces centres auraient-ils besoin pour mener à bien leurs multiples activités? Cela dépend de la conjoncture locale. Il serait souhaitable qu'ils disposent avant tout d'un vaste espace, d'accès libre, assez grand pour abriter tout le matériel, panneaux d'affichage et cartes, où les modèles puissent être exposés et les enregistrements entendus, les archives et les objets typiques classés, où l'on pourrait consulter les programmes de promenades et d'excursions. Matériel qui serait enrichi des contributions particulières des habitants, selon leurs talents: photographies, cartes, documentation, classification, préparation d'expositions et d'excursions. Les artistes locaux, les artisans, les bibliothécaires, les historiens, les photographes, les spécialistes des techniques audio-visuelles, les cartographes municipi-

paux et les conservateurs de musées pourraient jouer ici un rôle des plus utiles. S'il est impossible d'avoir un centre spécialisé dans la promotion de l'environnement culturel, un musée, une bibliothèque, un centre artistique, un local sportif ou une salle de réunion communautaire peut remplir la même fonction. Toutefois, ces activités étant d'une importance décisive, il serait préférable qu'elles trouvent à s'abriter au cœur même de la communauté, ou tout près de celui-ci, ne serait-ce que dans des locaux de fortune. En fait, une usine abandonnée, un vieil entrepôt, un immeuble désaffecté, un hangar inutilisé, voire une gare de chemin de fer qu'aucun train n'emprunte plus, tout cela peut offrir un local idéal pour recomposer le miroir brisé d'une communauté, qui retrouvera enfin son image.

Schémas de développement

En tant que microcosmes, toutes les communautés sont uniques car elles reflètent les mille événements et activités dont leur vie est faite. Sous l'angle des menus détails — noms des rues, situation des boutiques, dessin des parcs, réseau des systèmes de communication et embranchements des transports — comme sous l'angle des fêtes qui célèbrent des événements notoires, il n'existe pas deux communautés identiques. Mais en tant que macrocosmes, bon nombre de communautés dérivent de schémas de développement semblables, et trahissent un ordonnancement routinier des différents aspects de la vie quotidienne. Des divers schémas de développement, les plus évidents sont ceux qui ont été imposés de façon autoritaire, ceux qui ont été adoptés par esprit d'imitation, et enfin ceux qui sont proprement endogènes. L'implantation de la plupart des communautés, d'une manière ou d'une autre, obéit à l'un ou à l'autre de ces schémas.

C'est le schéma imposé qui est le plus courant. A l'échelle internationale, il est très aisément identifiable en tant que produit de l'impérialisme, processus par lequel certaines communautés, grâce à leur puissance économique, politique ou militaire, parviennent à soumettre d'autres communautés à leur emprise. C'est alors tout un registre de valeurs, de corps institutionnels et de pratiques technologiques originaires de la communauté dominante qui sont imposés soit par la force, soit par la persuasion et la ruse, aux communautés asservies. Ce schéma peut d'ailleurs procéder aussi bien de forces internes que de forces externes à la communauté. Il peut résulter de l'action de gouvernements ou de grandes

corporations qui, en proposant d'alléchantes récompenses ou en brandissant la menace, arrivent à imposer ce qu'ils veulent à des communautés implantées dans des sites d'intérêt stratégique ou pourvus de ressources estimables. Ou bien il a été établi par des experts étrangers à la communauté, mais auxquels celle-ci a fait appel dans le but avoué d'exécuter des programmes intéressant tous les domaines. Ce schéma peut résulter aussi des initiatives d'un maire ou des autorités locales, convaincus que la communauté tirera bénéfice de tel ou tel projet.

D'où qu'il dérive — forces externes à la communauté ou pouvoirs internes — le schéma imposé relève généralement d'une manière d'envisager les choses communes à un très petit nombre d'individus qui, dans la communauté ou hors de la communauté, détiennent le pouvoir. Certes, ceci n'implique pas qu'il tende obligatoirement à détruire ou stériliser l'élan vital de la communauté. Etant donné l'absence de techniques aptes à mettre en lumière les véritables besoins communautaires, les dirigeants locaux sont souvent confrontés à une tâche ingrate qui les contraint à faire des hypothèses sur ce qui convient le mieux, ou encore à poursuivre l'exécution de programmes dont ils ne savent en fin de compte à quoi ils aboutiront. Ils ont souvent les meilleures intentions du monde. Et les résultats ne sont pas toujours fâcheux. Un examen de bon nombre des plus importantes réalisations, à travers le monde, montre que maintes solutions heureuses ont été apportées par des dirigeants qui avaient imposé leur vision des choses à des citoyens hostiles — visions qui rencontrèrent pour commencer une forte opposition et auxquelles la population se rallie à présent avec enthousiasme. Une enquête sur le développement de beaucoup de grandes villes le confirme. Non, certes, le vrai problème du schéma de développement imposé n'est pas qu'il tend à rabattre l'élan communautaire. Il exclut presque toujours la plus grande partie de la population de toute participation active à l'édification de son environnement culturel.

Si le schéma imposé porte la marque de l'exclusion, le schéma imitatif porte celle du conformisme. En effet, il vise à copier ce qui existe déjà ailleurs, souvent en un lieu géographiquement proche. Comme le schéma autoritaire, le schéma imitatif a ses attraits et ses défauts. Ce peut être une erreur de nier toute valeur ou tout intérêt à ce qui se fait dans d'autres communautés, ou de considérer que ce qui s'avère ici parfaitement réussi échouera nécessairement ailleurs. Pour une bonne part, le processus de développement implique la reconnaissance des réussites et des échecs des autres. De plus, le schéma imitatif peut aussi donner des résultats inespérés. Ce qui s'amorce comme une

imitation servile peut aboutir à une innovation excellente, comme un examen rapide du progrès technologique au Japon depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale permet de le vérifier. Néanmoins, de telles expériences sont rares. Le plus souvent, les communautés qui imitent un schéma étranger tombent dans un piège. De deux choses l'une: ou bien l'imitation produit un élément étranger qui ne s'ajuste jamais à un nouvel environnement aussi parfaitement qu'à son environnement originel. Ou bien elle se révèle trop simpliste et tue l'élan créateur qui aurait pu surgir de l'intérieur de la communauté. Dans les deux cas, l'effet, sur le plan du développement, est plus superficiel que réel.

Alors que le développement autoritaire et le développement plagié paraissent souvent artificiels, le développement endogène porte sans aucun doute le sceau de l'authenticité. Mais il peut aussi être très dangereux. En faisant intervenir tous les éléments de la vie locale, il risque de perturber profondément la communauté. Il peut provoquer des conflits entre divers groupes de la population et dresser des factions les unes contre les autres. Par conséquent, des trois modèles de développement communautaire, c'est le modèle endogène qui entraîne le plus de changements, lesquels peuvent, à la longue, s'avérer insupportables. C'est bien pourquoi il est de loin le moins courant et le plus difficile à réaliser. Mais c'est aussi celui qui est le plus valable. Car non seulement il permet de satisfaire la plupart des véritables besoins culturels des habitants de la communauté dans son ensemble, mais il exige aussi la plus grande participation publique au processus du développement. Ne laissant aucun détail à l'abandon quand il s'agit de chercher la bonne réponse aux problèmes qu'il faut absolument surmonter, il enracine bel et bien plus profondément que tout autre les fondations mêmes du développement. S'il comporte de plus grands dangers, il est riche aussi de plus hautes satisfactions.

Outre qu'il répond aux besoins véritables de la communauté et favorise la participation du plus grand nombre possible de citoyens, le développement endogène résout du même coup plusieurs autres problèmes ardues. D'abord, il satisfait la soif d'identité sur laquelle se fondent la plupart du temps les aspirations au développement culturel. Ce n'est pas un hasard si la littérature contemporaine sur le développement préconise une plus grande décentralisation et une plus vigoureuse affirmation de soi. Sous une forme ou sous une autre, ces revendications relèvent du besoin de développement autochtone: la demande de décentralisation exprime le besoin de créer des structures d'élaboration et de décision aptes à traduire de profondes impulsions issues de la

communauté, et non de l'extérieur; quant à la revendication d'une affirmation de soi, elle traduit le besoin d'une expression parfaitement authentique. Parallèlement, le développement endogène répond au besoin de diversité, qui est en opposition avec la tendance à la conformité, qui fait partie intégrante de la littérature contemporaine sur le développement. A cause de la puissance toujours accrue de la technologie moderne et de l'influence obsessionnelle des grands moyens d'information, le monde court le danger de l'uniculture — c'est-à-dire d'une culture uniforme où tous les objets de consommation, les modes alimentaires et vestimentaires, les structures architecturales, les styles de vie seront de plus en plus les mêmes partout. Dans sa malléable uniformité, le monde de l'uniculture surgit sous des espèces de plus en plus épouvantables dans nos imaginations à mesure que le temps passe. En mettant l'accent sur tout ce qu'il y a d'unique, d'authentique, de créateur, le développement endogène promet, quant à lui, l'essor d'un monde plus riche d'être différent et plus humain d'exprimer la totalité du vivant.

La création du paysage culturel mondial

Au XX^e siècle, il est devenu évident que les communautés sont appelées à jouer un rôle décisif en déterminant les caractères de la qualité future de la vie pour la grande majorité des habitants du globe. Déjà, une bonne moitié de la population mondiale vit dans des communautés de dimensions et de types divers. De plus, étant donné l'accroissement démographique, et l'invention et la mise en œuvre de technologies qui libèrent de plus en plus les populations des régions rurales, toutes sortes de communautés — des bourgades aux hameaux jusqu'aux grands centres urbains — sont appelées à prendre une importance toujours plus considérable, ce qui a été d'ailleurs leur lot, et pratiquement sans interruption, depuis l'aube des temps historiques.

C'est un truisme de dire que les peuples ont les gouvernements et les systèmes politiques qu'ils méritent. Mais ce qui est exact quant aux gouvernements et aux systèmes politiques l'est aussi quant aux communautés. Les populations auront les communautés qu'elles méritent, et si ces communautés s'avèrent être des foyers de joie et d'enthousiasme créateur (au lieu d'être des foyers de misère et de dépravation), cela dépendra essentiellement de l'aptitude collective de la population à utiliser intelligemment les espaces où elle doit vivre, et des décisions efficaces qu'elle prendra pour apporter les changements qui s'imposent.

On dit souvent que la maison est un royaume. En quel sens est-ce juste? Il est vrai que, toutes considérations de richesse ou de situation sociale écartées, la plupart des gens sont attachés à leur maison par toutes leurs fibres. Cct attachement peut prendre bien des formes. Pour les riches, il signifie collaborer avec des architectes pour la mise au point de plans et maquettes, confier à un décorateur le choix de l'ameublement. Pour les moins fortunés, il signifie rénover le mobilier, planter un jardinet, accrocher un tableau, mettre un espace donné en valeur en y plaçant un bel objet artisanal ou un tapis, revêtir les sols, tapisser les murs tant pour égayer les pièces que pour les garder propres et les préserver des insectes. Quoi qu'il en soit, les gens sont fiers de leur maison. En aménageant et réaménageant les éléments de leurs entours domestiques, ils donnent libre cours à leur énergie créatrice. Et leur foyer répond à leurs soins et à leur attention en devenant le lieu où ils peuvent trouver la tranquillité, le confort, la sécurité, et une bonne part de leur bonheur de vivre.

Ce qui était et reste vrai de la maison doit être vrai des communautés futures. Car les communautés doivent devenir elles aussi des royaumes; il faut les connaître tout aussi intimement que la maison et leur témoigner la même tendresse et la même sollicitude. Ce n'est qu'ainsi qu'il sera possible de créer un mode de vie décent et agréable pour la population mondiale, dont on sait la rapidité d'expansion. C'est en ceci qu'est essentielle l'étude du paysage culturel. Elle touche à tous les problèmes de la communauté. Sur le plan de la survivance physique, elle fournit des informations précieuses sur les conditions d'habitation, depuis la salubrité publique, les réseaux d'égouts, l'insuffisance ou la qualité des logements jusqu'aux besoins fondamentaux en matière de communications et de transports. Sur le plan sensoriel, elle renseigne sur les dangers que fait surgir une pollution excessive, tant visuelle qu'auditive, olfactive ou tactile. Sur le plan esthétique et humain, elle signale les insuffisances les plus flagrantes sous l'angle de la quantité des services publics et sous l'angle de la qualité de la vie. Mais l'analyse des entours culturels ne se borne pas à mettre en lumière un certain nombre de problèmes. Elle dégage aussi les solutions qu'il faut y apporter. En intéressant les habitants à l'ambiance de leur vie, en les chargeant d'y veiller, elle crée les assises indispensables à une défense collective contre les nuisances de toute espèce. En facilitant des estimations plus précises des coûts et des bénéfices, elle permet de passer rapidement à l'action — une action qui peut éliminer nombre d'aspects exaspérants de la vie locale et rendre attrayants bon nombre d'autres.

La participation directe à l'édification du paysage culturel offre un autre avantage considérable. Elle peut aider à promouvoir la compréhension internationale et le respect des différentes traditions culturelles. Il est clair que si elle intervenait dans quatre ou cinq communautés à travers le monde, les résultats seraient étonnants. Car on sait que tout autour du globe l'échelle de valeurs varie nettement en ce qui touche les aptitudes des sens et les significations culturelles. Dans certaines cultures — telles les occidentales — le visible l'emporte. Dans d'autres — telles les cultures africaines et asiatiques — c'est le son qui prédomine. D'où la tradition orale, son sens profond, et le désir grandissant de la sauvegarder. Dans d'autres cultures enfin — telles les cultures du Moyen-Orient — l'odeur et l'odorat jouent un rôle plus puissant encore. Comme la grande tradition orale, la tradition olfactive — dont le meilleur résumé est peut-être la puissante fragrance d'un marché du Levant — traduit une sujétion sensorielle différente. Et ce qui est vrai de la sujétion sensorielle l'est aussi des autres composantes culturelles — physiques, scientifiques, historiques, sociales, économiques, politiques et esthétiques — qui, toutes, interviennent dans la création des entours culturels, du « paysage » culturel.

Il est certain que toutes ces variantes culturelles et sensorielles méritent d'être, partout dans le monde, préservées et amplifiées. Croire qu'il y a des cultures supérieures et d'autres inférieures, voilà ce dont il faut nous garder. Nous devons bien comprendre que les cultures ne sont ni meilleures, ni pires, mais seulement différentes les unes des autres, et c'est précisément parce qu'elles sont différentes qu'elles méritent d'être respectées et sauvegardées. Et c'est en mettant en lumière ces différences que l'étude du paysage culturel restitue leur dignité à toutes les communautés et à toutes les cultures, quels que soient leur importance physique, leur statut ou leur situation géographique.

(Traduit de l'anglais par Jane Albert-Hesse.)